

Paul-François Sylvestre. *Le Mal aimé.*

Hearst (Ontario) : le Nordir, 1994. 124 p.

Le roman de Paul-François Sylvestre relate quelques épisodes de la vie de son héros, Alexandre, de ses conquêtes amoureuses et surtout, de sa quête de l'« âme-frère » avec qui il pourra partager autre chose que sa couche. Tout le « mâle-être » d'Alexandre tient de cette dichotomie entre l'illusion aliénante de liberté, rançon des espoirs investis dans la drague, et la conscience légitime d'un constat, à savoir que, « sans affection pour cimenter une liaison intellectuelle, sociale et sexuelle, il ne peut y avoir de relation » (p. 108). L'auteur incarne cette problématique dans l'espace culturel gai d'Ottawa, principalement.

Alexandre voue une amitié sans bornes pour Gilles-Maurice, chroniqueur d'arts et de culture au journal *Le Droit*, avec qui il a vaguement entretenu une liaison fortuite lors de leurs années de collègue. Leurs rencontres régulières sont l'occasion pour Alexandre d'envier l'harmonie qui se dégage du « luxueux condo au cœur de la Côte-de-sable » (p. 12) que partagent Gilles-Maurice et son amant depuis six ans, et encore, le caractère petit-bourgeois des activités de loisir (repas gastronomiques bien arrosés, visites au Centre National des Arts, voyages, lectures) qui l'accompagne. À 48 ans, Alexandre trouve de plus en plus embêtante cette solitude qu'il traîne de bains sauna en lieux clandestins, à l'affût d'un signe, d'un regard, d'un geste qui raviveraient l'espoir de liens durables.

À provoquer de la sorte les occasions d'aimer, Alexandre multiplie les plaisirs éphémères qui donnent lieu à des récits de nature tragicomique où les métaphores les plus pittoresques rivalisent d'acuité avec les détails les plus crus. Comment rendre compte autrement des effets stylistiques de syntagmes tels « lucarne enchantée, » « anneau grec, » « passage de Corinthe, » « œil de bronze » ou « candélabre bien allumé ? » Le contraste entre cette imagerie érotique et les partenaires qui l'inspirent, Dominique, un motard fasciné par les « dessins animés à la télé » (p. 56), Gregory, « analphabète fonctionnel, sans emploi » (p. 58), Russell, « chanteur-

musicien dans les cabarets » (p. 80), Eric, qui se nourrit « presque directement de la boîte de conserve » (p. 106), accentue l'écart entre les attentes amoureuses et sociales d'Alexandre, et les attributs de ses muses. La quête d'Alexandre conclut sur un espoir. Le jour de son anniversaire, il fait la rencontre de Mathieu, homme d'âge mûr, friand de théâtre, de philosophie et de littérature, propriétaire d'une Audi et d'un « condo au vingtième étage d'une tour érigée près du Canal Rideau » (p. 117), membre de l'Alliance française, chapitre d'Ottawa-Hull, et bénévole à ses heures. On croit rêver.

Les meilleurs moments du *Mal aimé* sont ceux où la plume intimiste de Paul-François Sylvestre déroge au récit linéaire des ébats torrides d'Alexandre et sonde, par le biais d'anecdotes tirées du passé de son héros, les expériences qui ont façonné son imaginaire amoureux. Au-delà des fessées que lui administrait son père et auxquelles il reconnaît non sans pudeur quelques plaisirs charnels, le passage où il confie à son meilleur ami les rêveries que lui suggéraient les pages d'un catalogue évoque avec candeur la sexualité naissante d'un enfant de douze ans :

À l'époque des catalogues Eaton, je me contentais de rêver ou d'imaginer que je descendais dans la cave mal éclairée de notre maison, où je rencontrais l'homme du catalogue, vêtu de son caleçon et chaussant des bottes de cow-boy (p. 19).

Ces deux épisodes déterminent l'irréparable conflit qui s'annonce entre la pureté onirique du sentiment amoureux et les assauts répétés du monde réel sur la résistance de l'idéal romantique, point de convergence des déboires d'Alexandre.

La prépondérance des espaces clos caractérise l'univers de la sous-culture gaie masculine dépeinte dans *Le Mal aimé*. Depuis sa symbolique « sortie du placard, » l'univers social d'Alexandre n'a d'autres lieux à déclarer que les restaurants, les discothèques, les bars, les cabines, les chambres et les sombres recoins de parcs. Même à l'étranger, les musées, les églises et les hôtels dominent son espace. Parents et enfants sont également absents de cette société parallèle dont l'impossibilité de se reproduire témoigne d'une cruelle précarité culturelle.

L'efficacité des procédés narratifs de l'analepse, du journal intime et de la clôture spatiale compense l'in vraisemblable soif d'aimer qui anime le héros du *Mal aimé*. Dès la première rupture, le destin d'Alexandre devient trop prévisible pour soutenir à lui seul l'intérêt du lecteur. D'un amant à l'autre, l'étonnement s'émousse au rythme de la surenchère des envolées métaphoriques dont on finit par oublier l'essence. *Le Mal aimé* émeut bien davantage par la mise à nu de la sensibilité de son héros et l'envoûtante atmosphère de sincérité qu'il crée.

Louis Bélanger

Université du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean

François Gravel. *Ostende*.

Montréal : Québec-Amérique, 1994. 348 p.

On en connaît tous. Peut-être en est-on soi-même. Disons d'eux qu'il est de bon ton de les tenir responsables de la crise de croissance économique actuelle, de la saturation de l'emploi ou de la disparition prochaine du principe d'universalité des programmes sociaux dont on prédit qu'il seront les derniers bénéficiaires. Le procédé qui conduit à ce type de généralisations est d'une simplicité désarmante : rassembler un groupe social sous quelques caractéristiques communes, lui prêter des intentions choisies et, stratégiquement sorties de leur contexte, percevoir les actions du groupe comme preuves irréfutables aux accusations, quelles qu'elles soient, qu'on lui porte. L'effrayante efficacité de l'exercice trouve dans la génération des « baby-boomers » une chair inépuisable d'irresponsabilité et d'égoïsme des plus accablants.

Avec *Ostende*, François Gravel s'écarte de ces lieux communs dans le portrait qu'il tisse de cette génération par le biais de Jean-François Kelly (JFK), personnage dont on suit l'évolution de l'effervescence nationaliste des années soixante à la chute des utopies marxistes du début des années quatre-vingts. Au sous-sol d'un « bungalow » de banlieue montréalaise qui leur sert de quartier général, Jean-François et ses amis, Jacques et